Kiss the one we are – Hiatus/Daniel Linehan

29 mei 2023 – Esther Tuypens

https://e-tcetera.be/kiss-the-one-we-are-hiatus-daniel-linehan/

Tout se danse

Dans son nouveau spectacle, Daniel Linehan invite neuf interprètes à réfléchir à leur propre passé de danseur. Quel est le sens de la danse dans la vie d'une personne ? Pourquoi choisit-on de continuer à danser ? Où commence et où finit la danse ? Le résultat est une célébration contagieuse de la joie de la danse et du mouvement, qui se laisse néanmoins un peu enfermer dans une dramaturgie trop "littérale" ici et là.

HOLISME

Comme dans ses œuvres précédentes, Linehan pose un regard archéologique sur Kiss the one we are. Montage for three (2009), par exemple, était construit autour de l'iconographie de notre mémoire collective. Dans la pièce plus récente Body of Work (2019), le chorégraphe a ensuite exploré son propre passé de danseur. Kiss the one we are est en quelque sorte la suite de cette enquête biographique dans laquelle Linehan tourne cette fois son regard vers l'extérieur. Pas seulement sur la vie d'un groupe de danseurs, mais plus largement sur la façon dont la danse et le mouvement nous relient les uns aux autres et au monde. En tant que telle, l'histoire personnelle des interprètes n'est pas spécifiquement abordée dans le spectacle, mais constitue plutôt le terreau d'un montage associatif d'images et de scènes qui traitent du lien entre la danse et la biographie, le mouvement et la nature, l'individu et le monde.

"Tout danse, semble suggérer Linehan, et nous vibrons avec.

La dramaturgie sous-jacente est celle du holisme, le concept philosophique selon lequel chaque ensemble est plus que la somme de ses parties. La nature, par exemple, occupe une place prépondérante sur scène. Par exemple, sous la forme d'arbres suspendus au plafond, de seaux remplis de sable que les danseurs éparpillent sur la surface de jeu à un moment donné, ou d'objets tels que des pierres, des brindilles et des coquillages placés sur des socles par les interprètes, qu'ils impliquent dans leur danse à un moment donné. Les costumes intègrent également des formes organiques ici et là, comme de longues mèches qui semblent sortir de la chemise d'un interprète et qui se déploient en éventail comme une plume pendant la danse. En outre, la figure du cercle, symbole holistique par excellence, apparaît également de diverses manières dans le spectacle. Tout danse, semble suggérer Linehan, et nous vibrons avec.

Le plaisir de danser

Des interprétations très concrètes et plus abstraites de cette idée alternent. Par exemple, la scène d'ouverture établit un lien très littéral entre la danse et le pré-langage, le viscéral et le rituel. Les interprètes sont debout, allongés ou assis dans une semi-obscurité, dispersés sur la surface de jeu. Ils observent un feu qui brûle au centre d'un cercle sur le sol. Hormis le doux crépitement du feu, le silence règne. Jusqu'à ce que l'un d'entre eux se saisisse d'un instrument et batte un rythme de plus en plus rapide tout en poussant des cris qui semblent venir du plus profond de son corps. Lorsque le silence revient, une autre interprète se met à danser. Elle en entraîne une deuxième dans ses mouvements, puis une autre et encore une autre, jusqu'à ce que tous les danseurs soient impliqués dans sa danse, comme un corps qui grandit peu à peu. C'est comme si les interprètes étaient mus par la danse et non l'inverse : ils sont soulevés, tirés, poussés. L'ensemble est fluide, presque collant, tendre et intime.

Pourquoi dansons-nous ? Parce qu'elle nous connecte à une certaine énergie. Ce plaisir primaire et sensuel de (regarder) la danse trace Linehan à travers le temps. À un moment donné, les danseurs forment un cercle en chantant et dessinent un cercle dans le sable avec leurs pieds, comme s'ils accomplissaient un rituel. L'instant d'après, les rythmes de "Big Time Sensuality" de Björk résonnent dans les boîtes et la scène se transforme en piste de danse dans un club ou un bar. Dans une autre scène, l'un des interprètes interprète avec un enthousiasme

enfantin une chanson de sa jeunesse, encouragé par le reste du groupe. Ce spectacle traduit magnifiquement le désir de chacun d'entre nous d'être absorbé par autre chose : par l'ivresse, par l'autre, par le mouvement.

Le recours fréquent à une iconographie quasi rituelle est peut-être inévitable, mais il rend aussi certaines images trop déterminées, quelle que soit l'austérité de la scénographie. Lorsque, en prenant une pierre ou une brindille dans la main, les interprètes sont soudain amenés à danser un peu, on a l'impression d'une interprétation trop littérale de l'idée que la danse nous relie au monde qui nous entoure. Pour moi, Kiss the one we are est le plus beau dans ces moments où la danse est autorisée à parler d'elle-même. En ce sens, la scène finale est un joyau. Sur la magnifique musique de Christophe Rault, les danseurs créent ensemble une sorte de vortex humain qui rappelle des photos de galaxies ou des images satellites de tempêtes et de tornades. Ils tournent sans fin en se déplaçant alternativement de l'extérieur vers le cœur du vortex. Pendant ce temps, ils se touchent tendrement le visage, se rapprochent et se repoussent dans une sorte d'écho à la scène d'ouverture. Une image claire et poétique qui vibre longtemps après.